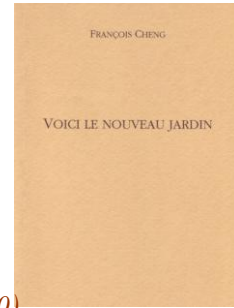




Nicolas Tabuteau

Être et partage

Vraie lumière née de vraie nuit (Éd. du Cerf, 2010)
lithographies de Kim En Joong
et *Voici le nouveau jardin* (Association Par chemins, 2010)
de François Cheng



Les deux récents livres de François Cheng évoqués ici se construisent autour d'une question cardinale, celle de l'être. On sait combien, dans la poésie de l'auteur de *À l'orient de tout*, c'est avant tout l'être dans son lien aussi bien avec le cosmos qu'avec le plus proche, le tout venant – des pierres, une source, le sol – qui, à chaque strophe, voire chaque vers, est « sondé ». Celle-ci interroge notre part de disponibilité au monde et notre aptitude à l'accueil (notre accueilance dirait Philippe Jaccottet) qui, tout autant, est recueillement :

*Tout accueil est
Recueillement
Avant l'accueil
se recueillir*

Fondamental demeure donc notre devoir de veille, d'écoute, pour parvenir à saisir, à l'instant propice, les signes qui, semble-t-il, émanent des étoiles. Une forme de transparence du cœur constitue comme la condition nécessaire préalable pour que ne passe pas inaperçu ce qui du monde peut se dire ne serait-ce que par l'intermédiaire d'une seule étoile :

*Véga ne se signale
qu'aux cœurs qui veillent*

Ce « dialogue » avec le vivant François Cheng le présente comme possible quand et seulement quand nous sommes particulièrement attentifs à ce qui est de l'ordre de l'imperceptible, une simple ombre ? un ange ? ce qui demeure du domaine pour ainsi dire de l'« invu », de l'invisible. Nécessaire et suffisant pour un retour du vivant :

Parfois la vie daigne te faire un signe

*Tu te retournes
Tu ne vois rien
Sinon cette ombre portée d'une présence
Trop vaste pour être vue*

Il suffit d'un trait

et tout recommence

En se situant, selon une tradition qui remonte à Rilke ou Hölderlin, dans « le royaume de l'intervalle », le poète est présenté, ici, comme celui qui perçoit, qui capte le langage,

les « gestes » du cyprès, du loriot... Il sait que des passerelles existent entre l'homme et la nature, et, plus largement encore, le cosmos, que c'est singulièrement, à lui, poète, d'en rendre compte. À lui d'être, au foyer le plus intense du regard, ce trait d'union fulgurant où grâce à ce qui serait la source d'un « jaillissement d'étoiles », l'univers tout entier vient se « réaliser » :

*Par la vertu d'un regard, tu es
au cœur d'un iris d'où fusent les étoiles*

La poésie comme passion pour ainsi dire unitive de l'homme avec le Monde, voilà qui constitue comme une invite à « rejoindre le tout ». Seulement alors la dimension cosmique de l'être humain peut être atteinte (domine le sentiment que, de recueil en recueil, la poésie de François Cheng devient de plus en plus ample, comme cosmique à son tour, le vers prenant parfois la liberté, principalement dans *Vraie lumière née de vraie nuit*, de se développer largement).

Avec *Voici le nouveau jardin*, l'auteur nous propose à la fois un espace très concret, composé de pivoinés, d'iris, « menant vers les herbes infinies » et un domaine tout intérieur, comme un « jardin du dedans ». Celui-ci se construit, nécessairement, dans le retrait, la « clôture » d'allure monacale, « Pour que le lieu soit lien/ et le temps attente ». Il suppose un engagement de tout l'être qui se doit de rechercher l'éloignement du monde pour accueillir ce qui est simple offrande du jour et ce qui n'est constitué que de pluie, de vent, d'aubes et de soirs. Il s'agit bien de se situer, malgré le retrait – à moins que ne soit grâce à lui – au cœur de la présence :

*présence à présence révélée
présence de présence pénétrée*

Existe comme un présent de la présence, qui peut donc être « révélation » réciproque. Comme cela est relativement fréquent chez cet auteur proche des spiritualités aussi bien chrétienne que taoïste, confucianiste ou bouddhique, le vocabulaire a une résonance religieuse : il est question ici d'« épiphanie », voire de « miracle ». C'est dire combien toute « rencontre », au sens où l'entend le bouddhisme, est possible, combien toute rose-thé peut « Re-fleurir », combien le poème demeure ce creuset même où, grâce à une subtile alchimie ce qui appartenait au domaine de la perte, de la meurtrissure, de la cendre, peut se retrouver au « centre de la résonance » pour se métamorphoser en son inverse et complémentaire. La poésie de François Cheng est particulièrement sensible à ces renversements possibles de mots qui par le simple décalage d'une lettre en viennent à manifester une réalité quasi opposée : « douceur et douleur se tiennent par la main », germe et terme, cime et abîme... Le grand écart demeure une des constantes de l'écriture de François Cheng.

On retrouve, de même, cette volonté de laisser la parole aux éléments de la nature. « *L'arbre parle* » (v. « les pierres en nous ont parlé » qui se présente comme un écho du précepte de Su Tung-po « *Avant de peindre un bambou, laisse-le d'abord pousser en toi-même* », XI^e siècle) suppose bien que le poète se fasse le plus possible consentement, et, pour ainsi dire, « caisse de résonance »

*Accueil de ce qui vient de l'obscur
Reconnaissance de ce qui vient de l'éclat*

Nous consentons

L'accueil – notion qui au cœur de la récente édition du livre publié dans la fort belle collection des Amis du livre contemporain, *Que nos instants soient d'accueil* (2009) – pour François Cheng est accueil du vivant dans toute sa diversité : pour ne serait-ce que parler de la beauté, encore faut-il – on pense aux réflexions de *Cinq méditations sur la beauté* – se confronter jusqu'au plus profond de soi-même à la part de violence à l'œuvre en soi, dans le monde. Non, « *l'enfer, c[e n']est [pas] les autres* ». Ici, la formulation du mal doit être le plus possible située à proximité de soi : « *Qui dira notre nuit/ Si ce n'est nous-mêmes* ». Car, de fait, la terre existe tout compte fait « *pour le retour des roses* », ce que seul celui qui a fait le détour par le « Terrible » est en droit de proclamer.

C'est en termes de fidélité, de confiance, d'impossibilité de l'oubli définitif qu'on pourrait caractériser les poèmes réunis dans les différents recueils évoqués. Le fil ininterrompu, et ce en dépit de toutes les traverses rencontrées, et ce grâce, sur un plan phonique, au maintien relativement serré d'une même ligne sonore – ici « *cause* », « *pause* », suite de [k], « *âtre* », « *ocre* », « *fumée* », « *humus* », « *verte voie* »... – mène l'auteur, de poème en poème, à composer ce « *nouveau jardin* » qui, aussi bien, est le nouveau poème.

La scission fondamentale de l'être écartelé entre des contraires irréconciliables n'empêche pas, au cœur de ce vortex étourdissant, une fluidité de la vie, un passage de l'eau et du vent en dépit – à cause ? - de tous les « partages ». S'il existe bien une parenté comme une essence commune, entre la « *source* » et le « *souffle* », entre le « *retrait* » et l'« *attrait* » (« *De retrait en attrait / Nous rejoindrons tout* », *Instants d'accueil*), c'est bien qu'une rencontre entre les êtres (« *Entends-tu ce qui / Viens de la flamme / Du corps, de la flamme / Du cœur /, à l'heure / De l'abandon, à l'heure / Du crève-cœur.../ Fidèle à l'âme en attente, / Âme sœur* », vers finaux de *Vraie lumière née de vraie nuit*), entre l'être et le monde semble toujours sur le point de se réaliser :

Entrecroisement des êtres
Partagés
Entre envie et entrave
Entre vacarme et vacuité